

L'Intraduisible et ses résidus

Claudine Lécivain
Universidad de Cádiz (España)

Résumé.

Certaines idées reçues sur l'intraduisibilité entraînent généralement une vision défaitiste chez les étudiants pendant leur formation. L'article propose de s'interroger sur quelques-uns de ces clichés qui seraient de l'ordre du préjugé, afin de réactiver tous les potentiels de l'activité traduisante.

Mots-Clef : traduisibilité- cliché- lecture- réception- formation.

Resumen.

Algunos estereotipos en torno a lo intraducible conllevan a menudo una tendencia derrotista en el alumnado al principio de su formación. El presente artículo ofrece un cuestionamiento de algunos de esos clichés para potenciar un retroceso de los supuestos límites de la actividad traductora.

Palabras clave : traducibilidad – cliché- lectura- recepción- formación.

S'interroger sur la traduisibilité et l'intraduisibilité revient à établir une cartographie de la viabilité de la traduction, et de ses frontières actuelles. Il s'agit là d'une réflexion des plus pertinentes dans le cadre de la formation de traducteurs professionnels ou dans le cadre d'une initiation à la traduction pour des étudiants de cursus divers qui abordent leur formation avec une intuition généralement aiguë de l'existence d'obstacles insurmontables, de textes ou de fragments intraduisibles. Il me semble nécessaire d'aborder ce débat dès le début de la formation et de relativiser le phénomène, afin de réduire, tant que faire se peut, l'impact que peut avoir sur leur formation cette vision pessimiste liminaire,

entraînant souvent des attitudes défaitistes. Je reviendrai ici sur quelques brèves réflexions qui, loin de prétendre clore le débat, relèvent de l'interrogation et correspondent à la remise en question de certains clichés concernant la traduction, et qui, dans le cadre d'une formation, permettent aux étudiants de s'éloigner d'une pratique opprimante, placée sous le signe d'une impossibilité inévitable.

Signalons tout d'abord, dans l'évolution du concept de traduction et l'évolution de sa pratique, que dans la langue française les adjectifs *traduisible* et *intraduisible* apparaissent seulement au XVIII^e siècle (dans le sens moderne de transfert linguistique¹). Jusqu'à cette période les réflexions théoriques portaient plutôt sur les difficultés de la traduction et sur la manière de traduire², et la pratique traduisante, liée à l'absence de définition de la propriété intellectuelle, impliquait souvent glose et commentaire. Ce n'est donc que tardivement, courant XIX^e, que se pose explicitement la question de l'*intraduisibilité* (le terme n'est pas répertorié dans le *Trésor de la Langue Française*).

Bien évidemment les considérations sur l'intraduisibilité découlent de réflexions sur la traduction littéraire, longtemps majoritaire. Bien que la tendance soit totalement inversée de nos jours, et que la traduction littéraire occupe une place mineure dans le volume total des textes traduits, on constate que cette perception perdure. À des degrés divers, et dans un réseau complexe d'interrelations, les Lumières et les différents courants romantiques en Europe ont fortement ancré la conscience que les chefs d'oeuvre ont une patrie, que l'art national est difficilement comparable à celui d'autres pays, et finalement qu'il existe un lien très étroit entre littérature et langue. Cependant la conclusion qui est couramment retenue n'est pas celle du rapport entre une littérature et un état de langue, mais entre une littérature (et toute produit textuel) et une langue concrète, ce qui conduit implicitement à envisager sous l'angle de la perte la traduction des productions nationales. Cette extase littéraire et patriotique a causé d'importants dommages à la traduction, impliquant non pas une reconnaissance de faits (l'artiste –et tout auteur- est marqué par son appartenance nationale) mais bien une hiérarchie de valeurs. Par la suite ces visions se sont délitées, plus

¹ Jusqu'au XVII^e *traduisible* signifie exclusivement que l'on peut emmener ou conduire devant la justice (TLF).

² Voir à ce propos Vega, Miguel Angel (ed.) (1994), *Textos clásicos de teoría de la traducción*, Madrid, Cátedra.; d'Hulst, Lieven (1990), *Cent ans de théorie française de la traduction*, Lille, PU de Lille; Ballard, Michel (1992), *De Cicéron à Benjamin*, Lille, PU Lille; Santoyo, J.C. (1987), *Teoría y crítica de la traducción Antología*, Barcelona, Publicaciones de la Universidad Autónoma de Barcelona.

ou moins rapidement et avec plus ou moins de succès, tant dans le domaine politique que dans le domaine intellectuel, mais il semblerait qu'elles conservent une partie de leur vigueur dans le domaine de la traduction, encore imprégné d'un certain obscurantisme.

La question expresse de la viabilité de la traduction a largement freiné les réflexions théoriques dans le monde occidental, mais il ne faut pas oublier qu'une vision négative était déjà à l'oeuvre : en effet, la question des répercussions de la pluralité linguistique³ a été transmise implicitement, depuis la naissance du christianisme, avec la Tour de Babel. Cet épisode mineur de la Genèse a acquis une dimension importante et est devenu l'un de nos mythes fondateurs. Le côté punitif et la malédiction sont traditionnellement les aspects mis en valeur, et ils font porter l'accent sur l'intraduisibilité, due à la perte de la langue unique primordiale⁴. La traduction serait alors un pis-aller, une forme de communication subordonnée face à l'impossibilité de la communication totale. D'ailleurs il est fréquent d'en retrouver une illustration sur les dépliants de certains colloques ou séminaires, ou sur la couverture de certains ouvrages consacrés à la traduction.

Il est nécessaire, bien au contraire, de revenir sur ce mythe de Babel et sur l'interprétation traditionnelle qui en a été faite. La (re)lecture actuelle⁵ tend plutôt à dégager l'aspect salubre de la diversité et de la dispersion, face à la terreur de l'unique, à la monoculture de masse. La sédentarisation qui aboutit à la construction de la tour de Babel est symbolique d'un monde clos et d'un enfermement. Non seulement l'excès de territorialisation y est voué à l'échec, mais la langue unique représenterait une condamnation, car ne pas (pouvoir) traduire c'est se réfugier dans l'ineffable, dans une compréhension passive qui peut conduire au terrorisme intellectuel.

Cette vision de la traduction s'est trouvée confirmée à la Renaissance dans l'adage *Traduttore traditore*. La mise en relation de concepts sur la base du rapport des signifiants, affirmant ainsi la trahison incontournable à l'oeuvre en toute traduction, a elle aussi acquis une place privilégiée. La langue française a

³ Antérieurement à Humboldt, ce mystère des langues multiples qui conditionne toute théorie de la traduction captivait l'imagination religieuse et philosophique. Presque toutes les civilisations possèdent leur mythe de la dispersion originelle des langues (Cf Borst, Arno (1957-1963), *Der Turmbau von Babel: Geschichte der Meinungen über Ursprung und Vielfalt der Sprachen und Völker*, Stuttgart).

⁴ Voir à ce propos l'article de l'écrivain Javier Marías : « Babel », *Letras Libres*, (janvier 2002).

⁵ Voir à ce propos le numéro hors série de *Sud*, « Eloge de Babel », 1994. Également: Parizet, S. (ed) (2001), *Le Défi de Babel. Un mythe littéraire pour le XXI^e siècle*, Actes du colloque de Paris X-Nanterre (mars 2000), Paris, Editions Desjonquères.

calqué l'adage (*Traduction trahison*), la langue espagnole en a fait une transposition (*traductor traidor*) et les autres langues, comme l'anglais, dans lesquelles l'équivalent du jeu de mots n'aurait pas l'impact recherché, ont recours à l'original italien. Cet adage sert encore à attirer les regards sur les connotations négatives (punition, trahison, impossibilité), valorisant outre mesure les pertes, les difficultés, les impossibilités apparentes, et il est encore trop rare de trouver des « éloges de la trahison » mettant en valeur « l'infiniment possible »⁶.

Dans l'ensemble, théoriciens⁷, essayistes et écrivains⁸ ont longuement débattu cet écueil⁹, et souvent adopté des positions défaitistes sur la base d'une absence d'équivalences vraies entre les langues, pour des raisons de types phonologique, morphologique, syntaxique, lexical, et pour toutes sortes de raisons liées aux connotations, aux figures de style, à la charge culturelle, raisons sur lesquelles je ne reviendrai pas ici, car connues de tous. L'avènement de la linguistique textuelle n'a pas encore réussi à détrôner cette influence parfois néfaste de la linguistique comparée et structuraliste, et les étudiants reprennent encore l'idée selon laquelle traduire serait refléter à chaque pas les traits qui seraient

⁶ Nous, Alexis (2001), « Éloge de la Trahison », TTR, vol. 14, 2, Association canadienne de Traductologie. Également disponible sur <http://www.erudit.org/revue/ttr/2001/v14/n2/000574ar.html>.

⁷ Pour un aperçu général voir Larose, R. (1989), *Théories contemporaines de la traduction*, Presses de l'Université de Québec. Moya, V. (2004), *La selva de la traducción*, Madrid, Cátedra. Voir également, parmi d'autres, quelques réflexions de théoriciens et enseignants : MacCandless, R. I. (1991), « Traducibilidad e intraducibilidad », *Sendebarr*, 2, 2935; López García, D. (1991), *Sobre la imposibilidad de la traducción*, Publicaciones de la Universidad de Castilla La Mancha; Derkut, Ümran (1991), « Comment surmonter l'obstacle de l'intraduisibilité ? », *Frankofoni*, Publications de l'Université Hacettepe (Ankara), 3, 1991. Ignatieff, M. (1993), « ¿Es posible traducir? », *Letra*, 30/31, 35-37; Sáez Hermosilla, T. (1994), *El sentido de la traducción Reflexión y crítica*, Universidad de León y Universidad de Salamanca; **Mehadji, R. (1999)**, « De l'intraduisibilité à la traduisibilité de termes dialectaux dans les contes oraux algériens », *Actes des journées scientifiques de Dialectologie maghrébine*, Université de Mostaganem (Algérie).

⁸ Les praticiens s'intéressent peu à ce débat. Les propos d'Esther Benítez (1993) sont emblématiques de cette prise de position : « No pienso hacerme la pregunta tópica de siempre, de si es posible la traducción y, dentro de ella la traducción literaria. Plantearse semejante interrogante equivaldría, en verdad, a poner en tela de juicio la propia existencia, y a meterse por alambicados derroteros », « El traductor literario », *Letra*, 30/31, p.39. Bien que certains théoriciens et praticiens s'inscrivent dans la ligne de la traduisibilité, il est néanmoins fréquent de trouver des réserves dans leurs écrits, leurs préfaces, leurs notes : *traduire misérablement, approximativement, imparfaitement, jeu de mots intraduisible*, etc.

⁹ Selon Lefèvre, le débat sur la traduisibilité a paralysé les études sur la traduction au moins jusqu'en 1965, mais n'a pas eu d'influences comparables en Russie, ni en Bulgarie où la traduction est nettement moins considérée comme une activité subordonnée. Voir à ce propos son chapitre d'introduction à *Translation as a social action*, London & New York, Routledge, 1993.

propres de la langue de départ et actualisés dans le texte original. Or, la confrontation des langues ne permet pas de conclure au-delà d'une simple intransposabilité des termes, des locutions, des structures, au-delà de leur résistance à une traduction immédiate par équivalence.

Bien entendu d'autres théoriciens et essayistes ont souligné cette méprise fondamentale d'une recherche d'équivalences linguistiques au détriment d'équivalences textuelles, signalant que les intraduisibilités apparentes sont à resituer dans un contexte et une situation qui permettent généralement de dépasser les difficultés initiales. Il n'y a pas traduisibilité immédiate -et c'est peut-être là que repose en partie la méprise-, mais un long et laborieux travail visant à démontrer les mécanismes, leurs fonctions et leurs effets, un long travail de la lettre et une volonté de mise en place de stratégies particulières. Certains segments sont donc intraduisibles *tel quel*, mais pas définitivement intraduisibles. Leur rapport à la fonction textuelle requiert d'une part un déploiement d'approches traductionnelles différentes et d'autre part l'acceptation que tout fragment n'est pas hautement et pleinement constitutif d'un système d'écriture¹⁰, dépassant la certitude d'un sens, posé comme transcendant et idéal dans le texte original.

Toutes ces réserves sur les non-équivalences ont jeté un lourd discrédit sur la possibilité de la traduction, et sa réussite. La primauté accordée à l'équivalence¹¹ implique une hiérarchisation de stratégies dont le corollaire est le rejet plus ou moins implicite de différents mécanismes tels que l'emprunt, le néologisme, la compensation, l'adaptation, la note¹², voire l'omission etc., donc une résistance envers des formes plus subtiles et créatives. Ajoutons à cela que généralement les études portant sur l'intraduisibilité abordent des fragments isolés, et non pas un texte clos envisagé dans son ensemble (surtout pour le roman, moins pour la poésie), ignorant la visée communicative globale du texte-cible. Leurs conclusions sont donc largement prévisibles¹³.

¹⁰ Il convient de revenir avec les étudiants sur la notion de *quodité traductive* (Ladmiral, J.R. (1979) *Traduire. Théorèmes pour la traduction*, Paris, Payot, en sorte qu'ils apprennent à distinguer le phénomène de parole essentiel à la configuration du texte à traduire, de la contrainte linguistique.

¹¹ Primauté à l'oeuvre dans la traduction des proverbes par exemple, à l'encontre des caractéristiques du proverbe et de son fonctionnement. Voir à ce propos les remises en question proposées dans Lécirvain, C. (1994-1995), « La traduction des proverbes : opération langagière ou pratique culturelle? », *Estudios de Lengua y Literatura Francesas*, 8-9, Universidad de Cádiz, 129-148.

¹² Si dénigrée dans les traductions, et admise sans l'ombre d'un questionnement dans les textes originaux.

¹³ Il en va de même pour les éternelles démonstrations de l'impossibilité de la traduction automatique à partir de segments métaphoriques du type *La chair est faible*.

Une autre réflexion vient éclairer ce débat : l'autotraduction. En effet, cette pratique mineure de la traduction dévoile que *traduisibilité* et *intraduisibilité* concernent moins la traduction en elle-même que la *personne du traducteur* : il semblerait bien que l'on refuse au traducteur (et que le traducteur se refuse) des stratégies que l'on admet lorsque l'auteur se traduit lui-même¹⁴, déployant tout un éventail de mécanismes, qui deviennent recevables (alors que critiqués chez le traducteur). Et l'intraduisible se volatilise, puisque l'auteur-traducteur dispose de toutes les ressources pour déplacer un/son dit, un/son vouloir-dire. Il reste là une recherche à faire, qui certainement nous dévoilerait des pans entiers de préjugés. Ces traductions d'auteur ne sont plus « comparables » avec l'original. Bien au contraire, les analyses insistent sur leur statut de prolongement et révélation du texte original : elles constituent l'autre versant du texte. Depuis longtemps déjà ce statut est revendiqué pour la traduction (littéraire), mais on continue néanmoins à souvent lui refuser ce nomadisme, ce déplacement¹⁵, cette possibilité de migration voire de mutation.

Mais revenons un instant sur les différents domaines où l'intraduisibilité aurait une place privilégiée. En fait, comme je l'ai déjà signalé, l'impossibilité de la traduction a été pendant longtemps mise en avant pour la littérature, et notamment pour la poésie, et cette réflexion a imprégné de nombreuses réflexions postérieures, jetant une ombre de généralisation à partir de faits ponctuels et d'une activité devenue mineure. Les phénomènes d'intraduisibilité sont intimement liés à des actualisations singulières, entre autres, de polysémie, de sonorités et de rythmes de la langue-source notamment dans le domaine de la poésie¹⁶ et des calembours. Phénomènes également présents dans les titres d'ouvrage et, à des degrés divers, dans les écrits en sciences sociales, notamment les écrits philosophiques¹⁷. L'intraduisibilité a également été signalée dans les différentes marques de l'oralité (régionalismes, dialecte, idiolecte, etc.).

¹⁴ Voir à ce propos quelques réflexions sur les autotraductions de Samuel Beckett dans l'article de B. Clément (« Serviteur de deux maîtres », *Littérature*, 121, mars 2001, 3-13) : « Qu'on lise Samuel Beckett en français ou en anglais, la conscience, la satisfaction sont les mêmes de lire, dans les deux cas, un texte original » (p.3)), et dans l'ouvrage de Pitch, B.T. (1988), *Beckett and Babel: an Investigation into the Status of the bilingual Work*, Toronto, University of Toronto Press, 1988. Le prochain numéro de la revue *Atelier de traduction* portera sur ce thème : (http://www.litere.usv.ro/html/cercul_traducatorilor.html).

¹⁵ Comparable au décalage entre un texte et une adaptation cinématographique, si souvent décriée.

¹⁶ Les références bibliographiques sur ce point sont innombrables. Je citerai seulement l'une des partitions les plus récentes: *La Traductière*, 6, 2005, Dossier : le Traduisible et l'Intraduisible.

¹⁷ Voir à ce propos B. Cassin (dir) *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles*, Paris, Seuil-Le Robert, 2004 : « parler d'intraduisibles n'implique nullement que les

Néanmoins, en ce qui concerne la poésie, la conclusion me semble en décalage. En effet, la poésie se situe toujours dans des confins qui marquent sa singularité. Le texte poétique est le plus texturé des textes, le plus consistant, le plus condensé, parce que contenu et contenant sont indissociables, formant une unité irréductible. Il est cependant important de souligner qu'il est déjà exceptionnel dans la communication intralinguistique : impossible à paraphraser (ajouter ou retirer un mot viendrait tout détruire de la prolifération des effets de sens), exigeant souvent un travail de déchiffrement dans la langue originale, et sa lecture (voire lisibilité) requiert la mise en place de stratégies peu courantes, éloignées d'une lecture linéaire en compréhension, etc.). En ce sens, l'épreuve de la traduction ne fait que corroborer ses caractéristiques, elle est un autre élément de sa singularité. Et donc la conclusion qui devrait prévaloir concerne plus l'essence de la poésie que l'essence de la traduction. Cet (in)traduisible est beaucoup plus révélateur de la singularité de l'expression poétique que révélateur d'un écueil en traduction¹⁸. D'ailleurs si ce sont les poètes qui abordent le plus souvent la traduction poétique, ne serait-ce pas, entre autres, parce que ce sont ceux qui considèrent le moins cette entreprise comme utopique, qui attachent un moindre statut de primauté à la langue d'origine ?

Les observations précédentes amènent à considérer une entrave qui, cette fois provient, de la lecture. Tout d'abord parce que la lecture dans la langue originale est toujours jugée favorablement face à la lecture d'une traduction en tant que lecture plus proche des aspects communicationnels du texte-source. C'est oublier que la lecture en langue originale est également réalisée hors de la société qui a produit ces textes, et qu'elle est déjà une lecture du dehors, fondée sur des modèles et des systèmes autres¹⁹, et qu'elle engendre des déplacements.

termes en question, ou les expressions, les tours syntaxiques et grammaticaux, ne soient pas traduits et ne puissent pas l'être - l'intraduisible, c'est plutôt ce qu'on ne cesse pas de (ne pas) traduire. Mais cela signale que leur traduction, dans une langue ou dans une autre, fait problème, au point de susciter parfois un néologisme ou l'imposition d'un nouveau sens sur un vieux mot : c'est un indice de la manière dont, d'une langue à l'autre, tant les mots que les réseaux conceptuels ne sont pas superposables ».

¹⁸ En ce sens, il me semble que les éditions bilingues causent parfois beaucoup de tort à la traduction. Même si elles sont bien intentionnées, elles conduisent très souvent à des perceptions négatives de la traduction, de par la présence du texte-source qui consolide l'image du miroir, du modèle. Si les traductions tendent à la littérisation, elles sont généralement perçues comme peu poétiques, si elles tendent à la récréation elles sont perçues comme infidèles, confirmant ainsi la perception traditionnelle d'une intraduisibilité.

¹⁹ Figueroa, A. (1991), «La lectura en el otro espacio», *Traducción y adaptación cultural: España-Francia*, Oviedo, Publicaciones de la Universidad.

Ensuite, la crainte du traducteur à travailler dans les limites de la lisibilité possède son pendant, non seulement dans les critiques à tout va, mais également dans la perception des traductions chez les lecteurs moyens. La scolarisation ne forme aucunement à *lire en traduction*, et rien n'y est fait pour situer la lecture de traductions au-delà d'un pis-aller, rien n'y est fait pour dévoiler les mécanismes de lecture, les approches erronées qui peuvent s'y déployer. Témoin l'expérience réalisée pendant une dizaine d'années auprès d'étudiants abordant une initiation à la traduction littéraire : la classe est divisée en deux groupes, à l'un est remis un *texte* original, (texte bref mais présentant certaines complexités structurales et lexicales), avec pour consigne d'en verbaliser rapidement une appréciation ; à l'autre groupe est remis une *traduction* avec une consigne similaire. Or, il s'agit du *même texte* et le seul terme qui varie est *texte/traduction*. L'expérience a toujours été concluante : les étudiants qui pensent lire un texte original en soulignent les aspects créatifs, la complexité, et certains, soulignant que le texte requiert une lecture au-delà de la linéarité, reconnaissent apprécier ce type de texte. Par contre, les étudiants qui pensent se trouver face à une traduction l'analysent immédiatement sous l'angle du « défaut » : manque de fluidité, structures syntaxiques soit disant calquées de l'original, hermétisme du lexique, résistance du texte à une compréhension immédiate, etc. Il est extrêmement rare qu'un étudiant en fasse une appréciation positive. Cette observation que peuvent faire les étudiants sur leurs propres préjugés, sur leur perception de la lisibilité, de la littérarité, etc., les rapproche d'une réflexion sur les seuils, les limites et les frontières (non seulement de la traduisibilité) qui peuvent être du domaine du leurre, du prêt-à-penser. Elles éclairent toute la part d'automatisme et de routine de lecture, d'écriture et de compréhension que vient déjouer la traduction.

Des arguments similaires pourraient être mis en place pour l'humour²⁰, et d'ailleurs c'est l'un des domaines où la réflexion a le plus progressé depuis quelques temps, démontant les attentes conventionnelles vis-à-vis de l'intraduisibilité des figures de style. Dans l'excellent ouvrage, intitulé *La traduction des jeux de mots*²¹, Jacqueline Henry analyse les mécanismes des jeux de mots, leurs fonctions et leurs effets et démontre la variété de stratégies pour les restituer en traduction (notamment la compensation), insistant sur la

²⁰ Cf la revue *Ateliers*, Université Charles de Gaulle, Lille3, n° 15, 1998, (Traduire l'humour), et également le n° 24, 2000, (L'intraduisible).

²¹ Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2003. Voir également Laurian, A.-M. & Szende T. (éds) (2001), *Les mots du rire : comment les traduire ? Essais de lexicologie contrastive*, Centre de recherche « Lexiques, cultures, traductions », INALCO, Berne, Peter Lang.

nécessité de rendre leurs fonctions textuelles (didactique, ludique, mnémotechnique, subversive, poétique, etc.) et la réaction qu'ils cherchent à susciter.

Toutes ces bribes de réflexions mènent à leur tour vers une autre question. En effet, la traductologie est une des rares disciplines où se pose d'emblée la question de sa propre viabilité. Les autres sciences du langage ne sont pas étudiées à l'aune du défi de dire (de "traduire") la vie, les relations humaines et le monde, et on ne les aborde pas selon des degrés d' (in)communicabilité²². La question de la viabilité de la communication monolingue y semblerait déplacée. Il semblerait aberrant d'affirmer une (im)possibilité d'un discours en fonction d'une fidélité (à une articulation des sons, à une adéquation grammaticale ou à une exacte précision du lexique, tels qu'ils sont décrits dans le système de la langue) ou en fonction des avatars de la réception (lorsque les sous entendus, l'ironie, la connotation, l'implicite, etc., ne « passent » pas). La perte partielle de l'information n'invalidé pas la communication. On constate et on admet que c'est un fait inhérent au phénomène. Il convient d'admettre ce fait également pour la traduction. Elle n'est ni possible, ni impossible, elle « est ». Avec ses différences (et non pas ses pertes) concernant le vouloir dire ou le mode d'expression. C'est un moyen spécifique de communication, qui comme tous les autres aura toujours des résultats relatifs²³.

La double obsession de la trahison et de l'intraduisibilité entraîne une survalorisation des pertes et un oubli des éléments qui sont intégralement passés dans le texte cible et une ignorance des gains (non pas comme amélioration mais comme prolongement, métamorphose²⁴ « une légitimité et une capacité de révélation que seuls nos préjugés nous empêchent de réellement entrevoir ». Cometti, J.P. (1987), « Le recul du texte. Herméneutique et traduction », *Sud*, 69/70, p.18.). C'est à dire que le débat concerne fondamentalement la réception des textes traduits. Le recul de l'intraduisibilité en tant que restriction à l'activité traduisante dépend donc largement d'une réflexion sur la lecture, sur la réception des oeuvres, et sur les présupposés idéologiques qui déforment non seulement les pratiques, mais aussi les recherches théoriques et l'enseignement apprentissage.

²² Sans doute parce que l'on n'y conserve pas de traces d'un avant et d'un après, d'un cheminement, contrairement aux traductions.

²³ Cf Sáez Hermosilla, T. (1994) *El sentido de la traducción*, Ediciones de las Universidades de Salamanca y León.